



Ponge avant Ponge : incertitudes

Benoit Auclerc

► **To cite this version:**

Benoit Auclerc. Ponge avant Ponge : incertitudes. Revue des Sciences Humaines, Université de Lille, 2014, Politiques de Ponge, pp.19-34. hal-01787283

HAL Id: hal-01787283

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-01787283>

Submitted on 29 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ponge avant Ponge : incertitudes

Ponge devient Ponge à plusieurs reprises : lorsqu’il invente *Le Parti pris des choses* et quand, longtemps après, le livre est publié, puis lorsqu’il choisit de faire paraître des journaux informels que beaucoup considèrent comme de simples brouillons, enfin lorsqu’il reconfigure les textes publiés en différents massifs : *Le Grand Recueil* et ses trois subdivisions, le *Nouveau recueil* et les trois volumes du *Nouveau nouveau recueil*, etc. Ponge, en quelque sorte, ne cesse de devenir lui-même et il est dès lors bien délicat, voire vain, de désigner un commencement unique à son *existence* littéraire. Il est toutefois un moment où, *a posteriori*, certains textes déjà écrits lui paraissent correspondre à ce qu’il est en train de faire comme écrivain ou, au moins, semblent représentatifs de ce qu’il a pu vouloir réaliser à tel moment donné. À ce titre, il choisit de les reprendre dans ses différents livres et recueils et, ce faisant, il les désigne comme faisant partie de ce que, pour nous, recouvre le nom patronymique de Ponge. C’est le cas de la plupart des textes écrits et parus à partir des années 1920, notamment dans *Le Mouton blanc*, la revue animée par ses amis Jean Hytier et Gabriel Audisio puis, à partir de 1923, dans la *NRF*. Cette période coïncide avec le moment où, résolument, il se consacre à l’écriture et s’occupe de publier. 1923 constitue une charnière, puisque c’est l’année de sa rencontre avec Paulhan qui précède de quelques mois la mort du père, Armand Ponge.

Ces « premières » pièces font souvent figures de jalons dans l’œuvre en gestation. Je voudrais, à rebours, proposer ici de les considérer, non comme un point de départ ni comme des étapes, mais plutôt comme l’aboutissement d’un parcours que, grâce aux archives familiales et aux correspondances, il est aujourd’hui possible de retracer¹. « Un homme qui écrit des satires est évidemment quelqu’un qui n’est pas d’accord² » : cette déclaration faite à Sollers en 1967 suggère que ces premiers textes constituent déjà une conquête, un résultat où se donne à lire un nouage possible entre le poétique et le politique. Proposer ces « petits écrits », – qu’ils soient satiriques ou prennent la forme d’un mystérieux mais « incisif outil³ » – suppose qu’un certain nombre

¹ Ce travail a été rendu possible grâce à l’accès aux archives familiales, dont je remercie Armande Ponge. Il s’appuie notamment sur la correspondance échangée entre Francis Ponge et son père Armand, dont une partie est publiée : Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies (1916-1923) », édition critique de Benoît Auclerc, dans B. Auclerc et S. Coste (dir.), *Ponge et ses lecteurs*, Paris, Kimé, 2014, p. 109-220.

² *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, Paris, Gallimard / Seuil, 1970, p. 62.

³ Francis Ponge, « Le Martyre du jour ou “contre l’évidence prochaine” », *Douze petits écrits* [1926], *Œuvres complètes* (éd. Bernard Beugnot), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1999, p. 8. Désormais noté OC I.

d'incertitudes aient été franchies, incertitudes qu'il nous est aujourd'hui possible de connaître plus précisément. Il sera notamment question de celles qui ont trait à la première guerre, à la possibilité de survivre à court terme et à ce qu'il est encore possible d'envisager (comme individu, comme citoyen, comme artiste peut-être) ; elles ont à voir avec les opinions politiques, très variables, épousées successivement par Francis⁴ durant ces années de *formation* où il se révèle (à lui-même) bien malléable aux événements qui s'imposent à lui, et incapable de leur opposer une forme en retour ; elles sont également en rapport avec ce qu'est une parole poétique, et ce qu'il est possible et légitime de dire dans un poème. Les pages du début des années vingt, qui constituent ici l'aboutissement de mon propos, manifestent, par leur existence et les choix formels dont elles relèvent, qu'un certain nombre de ces incertitudes ont été surmontées. Elles en gardent aussi la trace et font entendre le « tremblement de certitude⁵ » dont il sera bien plus tard question entre Francis devenu Ponge et Paulhan : les incertitudes – les ambiguïtés – sont intégrées au texte plus qu'elles ne sont tuées, et une assertion n'est qu'une victoire provisoire et précaire sur le fond d'incertitudes sur lequel elle s'arrache.

Formation dans la guerre

C'est pendant la première guerre que Francis obtient son baccalauréat et pendant la guerre qu'il commence à écrire. C'est aussi à cause de la guerre que ses études sont interrompues, par son incorporation, avec la perspective d'être prochainement envoyé au front. Tout cela relève de l'évidence pour un créateur né en 1899, mais d'une évidence qu'il est aisé d'oublier, tant ces circonstances précèdent l'œuvre qui n'en garde que des traces rares et assourdies – comme par exemple ces « Grandes Choses » et ces « tas de corps lourds à traîner » évoqués par le dernier des *Douze petits écrits*⁶. Ces circonstances sont pourtant pressantes, ainsi que le confirme la correspondance avec ses parents, quotidienne à partir de l'été 1916 : après l'obtention de son baccalauréat à Caen, Francis fait sa rentrée à Paris, au lycée Louis-le-Grand, en classe de « Première vétérans » (correspondant à l'hypokhâgne) ; l'année suivante (1917-1918), il est inscrit en licence de Droit-Philosophie à la Sorbonne, mais son année universitaire est interrompue par son incorporation, en avril 1918. C'est donc en pleine guerre qu'il commence à envisager la possibilité

⁴ « Francis » désignera ici ce personnage de la correspondance, en train de devenir « Ponge » sans l'être encore vraiment. Je réserverai le nom de Francis Ponge aux moments où commence à s'affirmer une posture d'écrivain.

⁵ Dans une lettre à Paulhan (transmise à Ponge), Joë Bousquet écrit en 1945 à propos de *Proèmes* : « Ici, c'est Ponge qui est sûr de lui, sûr à en trembler ce qui fait très pathétique et très humain ; et très innocent. » (Jean Paulhan, Francis Ponge, *Correspondance*, Paris, Gallimard, t. I, 1986, lettre 325, p. 340). Dans le texte préliminaire au recueil tel qu'il est finalement publié, Ponge modifie un peu la formule, et l'attribue à Paulhan, qui selon lui « reprocha aussitôt [aux *Proèmes*] ce tremblement de certitude dont ils lui semblaient affligés » (*Proèmes* [1948], OC I, p. 165) : contre Paulhan (ou contre son attitude telle qu'il la reconstitue), Ponge revendique alors une part d'incertitude.

⁶ Francis Ponge, « Sur un sujet d'ennui », *Douze petits écrits*, OC I, p. 11. Voir la note de Michel Collot dans son édition du texte concernant le rapprochement avec la Grande Guerre (*ibid.*, p. 888-889).

d'écrire, s'interrogeant sur la légitimité et les modalités de ce geste en de telles circonstances : il hésite de façon récurrente entre une sorte de médiocrité nécessaire, supposant le renoncement à toute entreprise créatrice pour servir le corps de la nation, et l'aspiration à l'affirmation héroïque et géniale, seule à même de justifier que l'on se détourne partiellement de l'effort patriotique. Au sein même des premiers « essais poétiques » dont la correspondance avec ses parents garde la trace, un partage net s'opère entre une prise de position directement patriotique, dont le poème se ferait le support et d'où il tirerait sa raison d'être, et l'exploration (toute romantique) d'une sensibilité individuelle, partage qui recoupe deux attitudes concernant l'inscription de la parole poétique dans l'espace public.

Il s'agit pour lui d'alternatives, mais qu'il est d'autant plus difficile de trancher que, de plus en plus, les dangers de la guerre rendent très aléatoire toute projection dans un avenir même proche. Il écrit en juillet 1917 : « Ma seule douleur est de ne pouvoir réaliser aucune de mes intentions, de ne pouvoir rien faire réellement qui les réalise, avant le jour où le service militaire me prendra et peut-être pour toujours⁷. »

Plusieurs faits marquants des années 1916-1918 soulignent cette oscillation entre ardent désir d'agir et empêchement de toute action, voire de tout désir, du fait de la guerre. L'épisode qui se joue à l'été 1916 apparaît après coup symptomatique. Dans les premiers temps du conflit, Francis perd son cousin Marc Saurel. Il décide alors de *s'engager* militairement, pour aller au front, projet auquel ses parents ne s'opposent pas, lui faisant simplement passer un examen médical. Mais, la nuit suivant l'obtention de cet avis médical (favorable), se déclenche une violente crise d'appendicite qui l'immobilise une bonne partie de l'été et met un terme à ses velléités d'engagement immédiat, comme si au dernier moment le corps se refusait à consentir à cet exploit militaire.

Durant les années d'étude, cette inhibition de l'action se manifeste également au moment des examens – le fait est davantage connu. Francis Ponge a fait de cette expérience un biographème important et, d'une certaine façon, un emblème de son rapport conflictuel aux paroles qui l'a déterminé à écrire, notamment à partir d'un blocage aux oraux de l'École Normale Supérieure, en 1919. C'est alors la troisième fois qu'il se trouve réduit au mutisme – à l'écrit ou à l'oral. La première a lieu en novembre 1917, quand il se présente aux examens écrits de sa licence de philosophie. Il se trouve alors dans l'incapacité de « composer », dans tous les sens du terme : composer avec les règles rhétoriques, avec l'institution et la part d'insincérité qu'elle requiert. Le sujet de philosophie morale, pour lequel il a opté, met d'une certaine façon en abyme ces difficultés, puisque la question porte sur le « rôle du mobile utilitaire dans la vie morale » : « Mobile

⁷ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 32 du 3 juillet 1917, p. 171.

désintéressé, moralité, vertu, bonheur, idéal, etc. ... Malheureusement je voyais ce matin ces choses trop profondément pour entrer délibérément dans une discussion hors du sujet ou contre ma sincérité⁸. » La question portait (déjà, pourrait-on dire) sur la possibilité d'une énonciation éthiquement acceptable, étant entendu qu'il s'agit de développer un discours moral qui serait soumis à une évaluation selon des critères qui lui sont extérieurs : la conscience « trop profonde » de ces enjeux, l'impression d'une incompatibilité radicale entre les attendus « du sujet » proposé et la « sincérité » du sujet parlant réduisent au silence.

Lors de la session de mars 1918 se fait jour à nouveau l'impossibilité de *tenir* une parole soumise à validation. Dans une lettre à ses parents, Francis se dit alors en proie à une « dépression nerveuse formidable » : « Je ne pouvais aligner deux mots et je pleurais comme un veau de mon impuissance et de fatigue⁹ ». Les motifs invoqués, dans cette brève lettre, sont d'abord d'ordre personnel. Ils entrent néanmoins en résonance avec la mention des bombardements sur Paris qui ont eu lieu la nuit précédente et le devenir de sa promotion : « Cette offensive commencée m'a bouleversé aussi. [...] Je me fiche de tout. Nous avons été pris pour le service. C'est cela seul qui compte¹⁰. » Les bombardements de Paris, qui s'intensifient à partir du mois de mars mais qui ont commencé dès le début de l'année 1918, sont révélateurs de son attitude ambivalente à l'égard de l'action et des événements, immédiatement perçus comme historiques et auxquels il assiste et souhaite prendre part. Dans une très longue lettre du 31 janvier, il raconte, avec une exaltation certaine, dans un récit qui ressemble à un reportage, son errance dans la ville durant la nuit de bombardements¹¹. Au lendemain de son échec aux oraux, il décrit de nouveaux bombardements et sa déception à l'idée de devoir partir bientôt de Paris : « Nous vivons des heures immenses. Je vous assure que j'ai peine un peu à quitter Paris en ce moment. On aime courir quelque danger, on aime aussi être au cœur de la France, dans un moment comme celui-ci¹². » À quelques heures d'intervalle, la menace suscite ainsi une forme de griserie, un désir d'engagement physique dans la chose en train de se produire, et une inhibition (apparemment personnelle) qui fait obstacle à toute parole.

« Quelconque de ma part la parole me garde mieux que le silence¹³ » : l'œuvre à venir se définira comme une entreprise active de conquête de la parole. En 1918, Francis est encore loin de s'en remettre à la parole « quelconque » et son idéal poétique est tout autre. La menace du silence, pour

⁸ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 35 du 5 novembre 1917, p. 175.

⁹ *Ibid.*, lettre 45 du 22 mars 1918, p. 193.

¹⁰ *Ibid. loc. cit.* Il fait ici référence à une offensive allemande commencée en Picardie quelques jours plus tôt, et au Conseil de révision qui s'est tenu le 1^{er} mars.

¹¹ « Le canon continue à tonner. Une formidable explosion lointaine. Pas de projecteurs. Tout à coup sur la gauche les avions apparaissent. [...] Il fait un temps superbe. Je prends mes jambes à mon cou et je descends les Champs-Élysées. » (Lettre inédite du 31 janvier 1918 à sa sœur Hélène, archives familiales).

¹² Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 46 du 23 mars 1918, p. 195.

¹³ Dans le premier des *Douze petits écrits*, OCI, p. 3.

lui, prendra aussi d'autres formes – violences des rapports sociaux ou des « jeux » qu'ils entraînent, auxquels il refuse de se plier, et expérience du deuil paternel. Mais, on le voit, la menace de l'aphasie se fait jour dès les années 1916-1917, alors même qu'il se rêve tantôt en patriote héroïque ou en poète « engagé » en faveur de la cause nationale. Se joue déjà l'articulation problématique entre une parole singulière et les normes qui s'imposent à l'individu, entre le je et la communauté dont il se trouve (de fait, physiquement) solidaire. Sans que les choses soient expressément dites, sans qu'il soit possible encore de les relier, la crise personnelle est déjà, aussi, une crise collective, la « dépression nerveuse formidable » apparaissant comme un effet légèrement différé des explosions dans Paris.

Du côté des essais poétiques : patriotisme ou « aquarelles »

Cette tentation (contrariée) de l'engagement direct, sensible dans les récits que Francis fait des bombardements à ses parents, n'est pas sans rapport avec la relation à la poésie telle qu'elle se fait jour dans ses propres « essais poétiques » durant ces années (selon l'expression alors consacrée, dans la correspondance avec son père). Dès 1916, il prend contact avec une jeune revue de poésie, ou du moins qu'il imagine telle, *La Presqu'île*. Il soumet à son directeur « un tout petit morceau de prose poétique » et une pièce en vers, « Pour que la Haine nous reste¹⁴ » : la double proposition est en elle-même significative. Il y a d'une part un texte dont on sait peu de choses (« morceau de prose »), de l'autre une pièce « assez longue », en vers, mais au titre explicite (la « Haine » étant, comme dans l'ensemble de la correspondance de ces années, la haine de l'ennemi). Entre 1916 et 1918, la partition semble nette entre ce qui relève de l'effort patriotique et ce qui s'apparente à une poésie de l'introspection subjective. L'entrevue avec le directeur de la revue, qui se fait appeler « Claude André », si elle n'est pas sans surprise, confirme paradoxalement le jeune homme dans cette alternative. La surprise vient de ce que Claude André est en fait Jean de Bonnefon, « un gros et grand vieux monsieur décoré et assez bonhomme¹⁵ » écrivant dans *Le Figaro* et *L'Intransigeant* ; elle vient aussi de ce qu'il refuse de publier des œuvres ayant trait à la guerre. Ce faisant, et même si ses raisons (esthétiques et économiques notamment) ne convainquent qu'à moitié Francis, le « grand vieux monsieur » et l'apprenti poète se comprennent bien, au sens où ils partagent les mêmes catégories, opérant un départ entre le poème patriotique « engagé » et le poème sentimental. Jean de Bonnefon publie d'ailleurs une troisième pièce, un « Sonnet » dont la dernière strophe thématise justement l'action dont le poète se trouve tenu à l'écart, comme le furent ses ancêtres de la seconde génération romantique : « De la lointaine Action rien ne vient jusqu'à nous... / On voudrait s'élancer se griser de Revanches ! / ... Mais on ne peut qu'attendre, et tomber à

¹⁴ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 4 du 1^{er} septembre 1916, p. 127.

¹⁵ *Ibid.*, *loc. cit.*.

genoux¹⁶. » Les expériences qui suivent confirment ce clivage et se situent d'ailleurs plus du côté de l'exploration d'une « personnalité », selon le terme que Francis utilise alors volontiers, dont l'existence même fait l'objet d'un doute inquiet, mais qui par sa singularité légitimerait l'écriture de poèmes. Il en va ainsi des « Aquarelles » envoyées à ses parents en octobre 1916 et désignées de façon auto-ironique comme « expression lyrique de [son] “moi” d'adolescence¹⁷ ». Comme pour la prise de parole aux examens, l'alternative est alors de « s'abrutir » des mots des autres, pour obtenir un jugement favorable, ou de parvenir à l'expression d'un moi original, ce que, revenant sur une de ses copies sévèrement annotées, Francis formule ainsi en janvier 1918 :

Mais la satisfaction de l'aisance de pensée et de style que je me découvrais me portait toujours à des pensées moins vérifiées quoique sentimentalement satisfaisantes, et à des phrases plus éloignantes du mince sujet proposé.

Dans de telles inquiétudes et dans le malaise confus qui est le prix d'une sensibilité trop fine dans une nature jeune et trop paresseuse, une seule idée me soutient, le sentiment que de ces soucis bien rares parmi les jeunes animaux de mon âge, un jour peut-être réussira une personnalité bien originale, sincère, et, peut-être, quelque œuvre d'*art*¹⁸.

À ce stade, le « malaise confus » ne s'articule pas à un état de la langue et de la société avec et contre lesquels l'écrit se constituerait : si « œuvre d'*art* » il y a, ce ne peut être que comme consolation « sentimentalement satisfaisante ». C'est en somme bien peu.

Variations d'opinions

La question de l'expression (poétique) d'une singularité comme de positions politiques claires est d'autant plus problématique que rien n'est assuré ni stable en ces années de guerre, qu'il s'agisse du « moi » créateur ou des positions à défendre.

Jusqu'à sa mobilisation, en avril 1918, Francis fait preuve d'un patriotisme belliqueux, conforme en cela à l'union nationale qui s'impose dans le pays, aux premiers mois du conflit : la « Haine aux Boches et aux Allioboches », le « mépris aux Neutres conards et infâmes¹⁹ » sont des mots d'ordre qu'il fait siens. Les pacifistes – minoritaires dans la classe de « Première Vétérans » de Louis-le-Grand comme dans l'ensemble du pays en 1916 – lui inspirent mépris et indignation. En cela, Francis se trouve en adéquation avec André Bellessort, son professeur de français à Louis-le-Grand en 1916-1917 : écrivain reconnu, figure haute en couleur, il professe volontiers en cours ses opinions nationalistes – démontrant par exemple la supériorité de la littérature et de la pensée

¹⁶ Francis Ponge, « [Sonnet] », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2002, p. 1346. Désormais noté OC II.

Le sonnet, signé Francis-Paul Nogères, paraît dans le n° 4 de *La Presqu'île*, en octobre 1916. Il n'a jamais été republié du vivant de Ponge.

¹⁷ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 15 du 26 octobre 1916, p. 144.

¹⁸ *Ibid.*, lettre 42 du 23 janvier 1918, p. 188-189.

¹⁹ *Ibid.*, lettre 15 du 26 octobre 1916, p. 144.

françaises sur les productions allemandes. Ce maître très éloquent suscite l'admiration du jeune homme, même si assez vite il note « les défauts [des] qualités » du maître, son monarchisme et ses opinions « réactionnaires », auxquelles, visiblement, Francis n'adhère pas²⁰.

À l'opposé, il se revendique de plus en plus comme « socialiste », et il manifeste son enthousiasme au moment de la révolution d'octobre. Toutefois, on peine à reconstituer une évolution linéaire de ses positions politiques durant cette période, et la correspondance donne plutôt à lire une juxtaposition d'opinions dont la cohérence échappe parfois. Dans une lettre de juin 1917, son père évoque ainsi à propos des opinions de son fils « [ses] idées de *Français*, de *républicain*, de *Socialiste*, ou de tout autre genre²¹ ». L'énumération ouverte dit un ordre de priorités et leur difficile articulation. Le socialisme n'est certes pas d'emblée un internationalisme. C'est un point de vue national, voire nationaliste, que Francis a sur la révolution russe : dans sa lettre du 3 mars 1917, il salue ainsi l'abdication du Tsar sous la pression de la Douma, avant d'en tirer paradoxalement des arguments antiparlementaristes. De tels arguments étaient alors courants, dans la mesure où, pour les gouvernements et une grande partie de l'opinion (jusqu'en 1917 au moins), le contrôle de l'action gouvernementale par les parlementaires était perçu comme un frein et une gêne à la menée de la guerre. Ce qui frappe néanmoins, c'est que de telles analyses se superposent, de façon apparemment impensée. Après la révolution d'octobre, alors que la Russie est en train de sortir de la guerre et commence à négocier la paix de Brest-Litovsk, Francis en conclut que cette révolution est un échec et que la faute en revient aux Tsars, « qui auraient dû *préparer*, au moment de leur gouvernement et par leur gouvernement, les gouvernements appelés, par l'évolution fatale, à leur succéder²². »

Un incident intervenu à la fin de 1917 montre de façon symptomatique la malléabilité de Francis et l'hiatus, voire l'opposition, entre les opinions professées et leur traduction en actes. Ainsi qu'il le raconte à son père dans une lettre écrite le jour même, il vient assister le 6 décembre au cours de Victor Basch, professeur de littérature comparée, collaborateur régulier au quotidien de gauche *Le Pays*, qui revient à la Sorbonne après avoir été arrêté pour raisons de santé. Irrité de l'accueil chaleureux fait à l'orateur, dont il déteste le pacifisme supposé, Francis sous-entend à haute voix que Basch est un traître. Il perturbe la conférence et dit à haute voix « Ça sent Caillaux », Caillaux étant alors accusé de trahison. À la sortie du cours, il participe à une échauffourée. Suite à la bagarre, il est brièvement arrêté par la police. Il se trouve que son adversaire est un député socialiste, Marius Moutet. L'incident qui n'a pas de suite judiciaire fait l'objet de compte rendus

²⁰ *Ibid.*, lettre 16 du 28 octobre 1916, p. 145.

²¹ *Ibid.*, lettre 31 du 3 juin 1917, p. 170. En 1981, à Serge Koster, Ponge déclare qu'il était alors « patriote et de gauche ». Ces positions ne sont certes ni incompatibles ni originales en 1916-1918. Elles s'avèrent toutefois pour lui difficiles à mettre en œuvre de façon cohérente (« Francis Ponge, "témoin du siècle", dans Serge Koster, *Francis Ponge*, Paris, Henri Veyrier, 1983, p. 98).

²² *Ibid.*, lettre 39 du 4 décembre 1917, p. 181.

dans la presse. Francis qui se veut alors « républicain » et « socialiste » adopte en l'occurrence les positions de la droite royaliste : *L'Action française* avait ainsi attiré l'attention des « *Étudiants français* » sur le retour du « Hongrois », « l'avocat des défaitistes », et avait appelé à ne pas manifester : « On espère des bagarres. *On ne les aura pas*²³. » Francis lit, quant à lui, régulièrement *L'Écho de Paris*, quotidien conservateur dont les positions patriotiques tendent à se radicaliser au cours de la guerre, et qui avait lui aussi mis en garde contre un possible « piège » tendu aux « étudiants patriotes²⁴ ». Francis ne découvrira l'avertissement qu'après coup.

L'incident révèle une contradiction entre les opinions professées et l'action conduite (sans que l'on sache du reste qui, exactement, conduit l'action, tant l'étudiant semble ici soumis à des forces qui le dépassent²⁵) : le patriotisme exacerbé se traduit par des gestes en contradiction avec les convictions formulées par ailleurs, les partis pris exprimés antérieurement aboutissant en l'occurrence à une prise à partie physique.

Incorporation, dégage ment

Tout change à partir d'avril 1918 : le 15 de ce mois, Francis est « incorporé » à un régiment d'infanterie, à Falaise, dans le Calvados, avec la perspective d'être rapidement envoyé au front. L'implication physique dans les événements historiques devient effective. Avec elle, les certitudes et les convictions s'effritent. Peu avant la fin du conflit, Francis écrit à ses parents : « Sur les nouvelles de la guerre je ne peux pas vous dire mon opinion car je n'en ai pas. La rapidité foudroyante avec laquelle se succèdent des événements “colossaux” dans l'Histoire du Monde est bien faite pour étourdir l'esprit et pour lui ôter sa dernière chance de voir les choses un peu objectivement²⁶. »

L'agglomération à un groupe que suggère assez le terme d'*incorporation* remet brusquement en perspective la vision belliqueuse qui prévalait jusque là : soudain est subie la domestication des individus, nécessaire à la constitution d'un esprit de corps, propre à défendre les intérêts de la nation. L'opposition nette entre le génie singulier et la discipline patriotique – qui prend dès lors la

²³ Le Biffin, « L'Ordre avant tout », *L'Action française*, 6 décembre 1917. Défenseur de Dreyfus, membre de la première heure de la Ligue des droits de l'homme, Victor Basch, né à Budapest, a pourtant obtenu la nationalité française dès 1887, mais la droite royaliste et antisémite continue de le désigner comme « le Hongrois », suggérant ainsi une intelligence avec l'ennemi. Le dialogue que Francis a avec les policiers, tel qu'il le retranscrit dans sa lettre du 6 décembre, montre qu'il est persuadé que Victor Basch est étranger, abusé, donc, par une idéologie contraire aux idées qu'il professe alors (*ibid.*, lettre 40 du 6 décembre 1917, p. 181-183).

²⁴ *L'Écho de Paris*, 6 décembre 1917, p. 2.

²⁵ Il est donc inexact d'affirmer, comme le fait Pascal Sigoda, que Ponge « participe à une manifestation barrésienne contre Joseph Caillaux », qui n'est d'ailleurs plus « président du Conseil » depuis cinq ans. C'est de même opérer un raccourci aberrant que d'insinuer, comme le fait le même auteur, qu'une telle supposée participation pourrait constituer un engagement originel venant invalider par avance la figure du « poète d'avant-garde » : ce n'est pas en procédant par approximations, simplifications anachroniques et annexions que la question d'un Ponge politique s'éclaire en quoi que ce soit (Pascal Sigoda, « Francis Ponge ou les écrits comme espace spirituel de la nation », dans H. Béhard et P. Taminioux (dir.), *Poésie et politique au XX^e siècle*, Paris, Hermann, 2011, p. 249).

²⁶ Lettre inédite à ses parents du 13 octobre 1918 (archives familiales).

forme de la docilité à l'institution militaire – perdue bien dans la conception que le jeune homme se fait des choses à ce moment-là, mais le consentement à cette discipline est nettement dévalorisé à ses yeux. La correspondance de novembre 1918 porte la trace de ces évolutions : « Actuellement je dors. C'est affreux, je n'ai pas assez de génie pour ne pas m'adapter aux circonstances de ma vie militaire. Je perds mon temps²⁷. » De fait, Francis se montre rétif à l'autorité militaire : au moment de l'armistice, il est en prison, peine que lui a valu un contrôle lors d'une sortie sans permission à Paris (alors qu'il est cantonné à Mantes-la-Jolie) et qui ne le mortifie en rien. En même temps, son socialisme, qu'il revendique de plus en plus, se détache d'une appréhension national(ist)e des événements et les mouvements révolutionnaires d'Allemagne suggèrent à ses yeux que l'armée française n'est sans doute pas le cadre idéal pour combattre l'armée allemande, le *nous* qui se dessine étant alors celui des peuples :

La Révolution a gagné l'Allemagne ! Qui donc n'y voulait pas croire ? Qui donc disait qu'il fallait l'armée allemande écrasée et détruite, la guerre portée sur leur territoire pour la déclencher ? [...] La révolution immanente au XXe siècle a été plus forte que les fautes de nos gouvernements et nous allons avoir la paix. [...] Vive la République qui triomphe partout. Vive l'Internationale prochaine²⁸.

Peu après, alors qu'il avait depuis plusieurs mois interrompu ses « essais poétiques », il rédige un petit texte en prose qui évoque assez précisément cette période. Ce texte traduit la distance prise par rapport au patriotisme guerrier²⁹. Plus significatif encore est le fait que les perceptions sensibles n'y sont pas l'autre de l'action politique, mais qu'elles en sont la trace :

Rien ne me paraissait plus digne de haine que l'enchaînement de ma liberté au nom de maximes bien générales et bien lourdes, dont un secret instinct m'avertissait déjà qu'elles n'étaient si générales et si lourdes que pour convaincre, en quelque sorte, physiquement, à la manière des musiques militaires. Je sentais confusément que la vérité ne devait pas se montrer à nous si fanfaronne et qu'elle gisait sans doute dans des filons plus cachés. Mais les événements étaient si pressants, les contingences si volumineuses et si sonores, j'étais encore si jeune et si mou, et l'on me prenait si violemment au corps, que je ne pus me dégager complètement de la grossière rhétorique d'alors. Aux maximes dont je viens de parler, j'étais encore assez inexpérimenté pour vouloir opposer d'autres principes du même ordre³⁰.

C'est précisément dans l'incorporation contrainte de maximes extérieures que se situe la marque d'un pouvoir capable de réduire au silence : cette fois, le mutisme, l'inaction, sont explicitement rattachés à un dispositif collectif qui s'empare du corps – mais, tout aussi bien, de tous les corps qui lui sont envoyés. Une possible fonction de l'écrit se dessine même, à la fin de ce passage : élaborer des contre-formules, d'autres maximes, pour s'armer en retour. Un déplacement de la question

²⁷ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 50 du 1^{er} novembre 1918, p. 199.

²⁸ *Ibid.*, lettre 52 du 10 novembre 1918, p. 202

²⁹ L'ennemi n'est plus le même : « Bien plus menaçante que les armées ennemies m'apparaissait l'autorité immédiate de la grossièreté et de la sottise, l'usage honteux du mensonge et de l'intimidation. » (« [Vie militaire] », *OC II*, p. 1347). Ce texte n'a jamais été repris en recueil par Ponge.

³⁰ *Ibid.*, *loc. cit.*

politique dans l'écriture est en train de s'opérer. Alors que prévalait jusqu'ici l'alternative entre le poème patriotique et l'introspection intimiste, il s'agit, dans ce récit de la vie militaire, de montrer comment la politique se manifeste par une incorporation subie des mots d'ordre, d'enregistrer les manifestations verbales de cette violence institutionnelle, et finalement d'esquisser ce que pourraient être les moyens (rhétoriques) d'une riposte.

Une phrase retient ici l'attention : « Je ne pus me dégager complètement de la grossière rhétorique d'alors. » *Se dégager*, c'est surtout pour Francis, à cette époque, se constituer une « personnalité » susceptible de justifier une activité artistique. Le mot vient de Bellessort et il se le rappelle, dans sa lettre du 23 janvier 1918, lorsqu'il fait de ce « dégagement » la condition pour que son expression soit « luxueuse, brillante et parfumée de talent³¹ » ; dans une lettre de février 1919, c'est à nouveau dans une perspective personnelle et individuelle que la question se pose : « Il ne faut pas perdre de vue quand on me juge que mon principal souci actuellement est celui-ci : *me* dégagerai-je ? Qu'advindra-t-il de *moi* ? Question que je me pose afin de régler mon activité d'étude ou de production³². » Mais dans le récit de la vie militaire, la portée de l'expression prend un sens sensiblement différent. Jusqu'alors, l'action se concevait comme « engagement », aussi direct que possible, que cet engagement soit physique (militaire, bagarreur), ou poétique (le poème patriotique en est alors le *medium* privilégié). Ici, l'expression « se dégager » cesse d'être absolue et trouve un objet (« la grossière rhétorique d'alors ») : la parole se légitime et trouve une possible efficacité en permettant de ne plus faire corps avec le groupe, en ce qu'elle donne une « liberté d'action³³ ». Ce « dégagement » est donc tout le contraire d'une expulsion du poétique hors du texte, mais a au contraire pour but de l'incorporer dans l'expression.

Quelques mois plus tard, alors qu'il est dans un hôpital militaire à Chantilly, Francis écrit un autre texte qui, cette fois, sera repris en recueil, dans *Proèmes* : « La Promenade dans nos serres », sur un mode plus sensuel, célèbre ainsi l'exercice de la parole comme liberté de mouvement retrouvée, ou plutôt qui en appelle à un usage des signes verbaux (re)devenu gestualité, afin que ces signes viennent « au secours de l'homme qui ne sait plus danser, qui ne connaît plus le secret des gestes, et qui n'a plus le courage ni la science de l'expression directe par les mouvements³⁴. » Tout se passe comme si, à cette période, la question du politique se déplaçait : incorporée au traitement de la langue, elle vise à constituer l'écrit en objet résistant à l'indifférenciation produite par une autre incorporation, forcée, à un corps collectif.

³¹ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 42 du 23 janvier 1918, p. 189.

³² Francis Ponge, « [Lettre à ses parents] » du 3 février 1919, *Pages d'Atelier 1917-1982*, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2005, p. 33.

³³ Selon le titre que, en 1948, Michaux donne à la première section de *La Vie dans les plis* (Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1989, p. 9-42).

³⁴ Francis Ponge, « Promenade dans nos serres », *Proèmes, OC I, op. cit.*, p. 176.

À cette date, Francis n'en a pas fini avec la chose militaire, loin s'en faut : il ne sera détaché définitivement de ses obligations qu'en juillet 1922, le service militaire durant trois ans. Entre temps, il passe l'année 1919-1920 au Centre pour étudiants mobilisés de Strasbourg. C'est aussi la période où des choix s'affirment ou, du moins, se font : en 1919, Francis prend sa carte à la S.F.I.O. « Lettres ou affaires³⁵ ? » : ce sera plutôt les lettres. En tous cas ce ne sont pas les affaires : à la fin de 1919, il obtient un sursis d'études et s'installe à Paris ; il ne poursuit pas ses études, on ne sait trop de quoi il vit. Jusqu'au début de 1922, on ne trouve pas trace d'échanges avec sa famille, et même les liens avec les amis de Strasbourg semblent se distendre. Il existe plusieurs versions de cette période : à Gabriel Audisio (rencontré à Strasbourg), Francis confie, en janvier 1922, qu'il vient de traverser une période de doutes et de déceptions, même s'il travaille beaucoup à l'écriture (sans publier toutefois³⁶) ; plus tard, c'est sur le mode d'un refus délibéré « du point de vue de la société bourgeoise » qu'il relate cette période à Philippe Sollers³⁷. Il s'agit, quoi qu'il en soit, d'une désolidarisation à l'égard d'une collectivité à laquelle il est impossible d'adhérer pleinement : le dégagement prend alors la forme d'une marginalisation. Au sortir de cette période de retrait (qui est aussi le moment où il commence à écrire régulièrement), les textes qu'il décide de proposer, après avoir délibérément retardé le moment de la publication, vont dans le sens de ce déplacement du politique observé vers la fin de 1918³⁸. Dans *Le Mouton blanc*, la revue animée avec Audisio et Hytier, qui commence à paraître en 1922, puis dans *La Nouvelle Revue française* ou *Le Disque vert*, à partir de 1923, l'interrogation inquiète sur les signes se traduit par un retrait du sens, qui peut se lire, lui aussi, comme tentative de *dégagement* – pour se donner des réserves de sens et se mettre en à l'abris de l'impératif – pragmatique et, cela est désormais clair, politique – de produire de la signification³⁹. La veine satirique qui s'affirme au même moment n'est pas en contradiction avec ce mouvement : si un propos critique s'y fait jour plus explicitement, il se déploie bien lui aussi « contre l'évidence prochaine⁴⁰ ».

³⁵ Armand Ponge, Francis Ponge, « Lettres choisies », *op. cit.*, lettre 53 du 19 novembre 1918, p. 203.

³⁶ Lettre inédite à Gabriel Audisio du 10 janvier 1922 (archives familiales).

³⁷ *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, *op. cit.*, p. 64.

³⁸ « Esquisse d'une parabole », texte envoyé à sa sœur Hélène pour s'*expliquer* quant à ses choix politiques, publié en 1922 dans *Le Mouton blanc*, repris en 1967 dans *Nouveau Recueil* (OC II, p. 303-305), semble faire exception : la parabole du titre y renvoie assez nettement à une lutte des classes. Toutefois, elle n'est qu'« esquissée », et la fin, où se déploie une violence sans retenue, rend confus un éventuel message à délivrer. Jean-Marie Gleize note en outre que « l'intellectuel révolutionnaire » qu'est « le narrateur de la Fable » « répugne à utiliser un vocabulaire *directement* politique » : même dans le texte le plus explicitement engagé de cette période, des formes d'intériorisation formelle du politique se font donc jour (Jean-Marie Gleize, *Francis Ponge*, Paris, Seuil, coll. « Les Contemporains », 1988, p. 154).

³⁹ « Fragments métatechniques », *Le Mouton blanc*, 1^{ère} série, n° 4, janvier 1923, repris dans *Nouveau Recueil* [1967], OC II, p. 305-307. « Esclandre, suivi de 5 poèmes », *Le Mouton blanc*, 2^e série, n° 2, novembre 1923 : ces textes constituent pour partie la section des « Trois poésies » dans *Douze petits écrits* ; les autres sont repris plusieurs fois, dans *Liasse* en 1948, puis dans *Lyres* en 1961. Avec ces textes, Francis commence alors à se reconnaître comme Ponge.

⁴⁰ « Le Martyre du jour ou “contre l'évidence prochaine” », *Douze petits écrits*, OCI, *op. cit.*, p. 8-9. Malgré l'architecture des *Douze petits écrits*, et la partition alors perçue comme pertinente entre vers et prose, il existe une porosité entre les « poésies » et les « satires », la poésie s'incorporant alors la critique, qu'il s'agisse du geste de révolte

*

Ces textes précèdent le tournant de 1923, année de la crise personnelle liée à la mort du père, année de la rencontre avec Paulhan grâce auquel, de façon visible et décisive, Francis Ponge se rapproche du monde des « Lettres », en faveur duquel il semble se décider : cette crise personnelle et cette évolution progressive de sa position seront capitales pour l'œuvre en cours de constitution⁴¹. Il n'en reste pas moins que les textes déjà écrits à cette date marquent un aboutissement, en ce qu'ils articulent autrement (selon des modalités durables) le poétique et le politique : à l'oscillation entre lyrisme patriotique et recherche d'une expression « sentimentalement satisfaisante » se substitue une autre conception de l'intervention poétique, dont l'efficacité consiste à interroger les conditions mêmes de la parole en tant qu'elle se déploie dans une communauté ou un espace public. L'écrit devient le lieu de l'interrogation sur une possible cohérence entre opinions exprimées et actions menées, au sortir d'une période où le rêve d'action se trouvait souvent empêché, ou se traduisait par des actes mal maîtrisés – plus proches du passage à l'acte que de l'action d'éclat raisonnée. Ainsi la traversée de la « grande Guerre » durant les années de formation (qui, du coup, n'en sont pas complètement) éclaire-t-elle la manière dont l'écrit se construit peu à peu contre cette forme d'inconscience. De même se trouve précisée la distance maintenue avec le surréalisme qui, au même moment, théorise l'alliance entre poésie et révolte politique. Cette distance est sociologique (les seuls amis écrivains de Francis Ponge sont alors des étudiants qui rêvent de « Classicisme moderne » et dont le maître est Jules Romains). Plus fondamentalement, elle a à voir avec ce mouvement d'intériorisation de la question du politique dans les textes, par opposition aux « attitudes spectaculaires », « aux manifestations publiques » qui caractérisent alors l'intervention surréaliste⁴².

Au début des années 1920, Ponge devient donc Ponge, pour s'être confronté à ces incertitudes esthétiques, à ces confusions des opinions politiques et pour les avoir partiellement surmontées. Ce mouvement d'intériorisation de la question du politique dans le corps même des textes n'est pas achevé et la satire relève bien encore du fantasme de « quelque chose comme une action guerrière⁴³ ». De fait, Francis Ponge est loin d'en avoir fini avec les rêves d'héroïsme (que cet héroïsme prenne la forme d'un « aïeul énorme », le père malherbien de la langue et de la littérature françaises, ou d'un géant gaullien), comme, du reste, avec les variations d'opinion. Mais, à partir de cette période, le fantasme de l'action éclatante et sonore se trouve relégué le plus souvent au second plan, au profit d'une action mineure en apparence – parole « quelconque », « mouvements de

des « mille bêtes hagardes » (« *Pour la ruée écrasante...* »), de la « rage courte » de « *Quel artificier...* » ou de la « sagesse hermétique » dans la dernière des « Trois poésies » (*ibid.*, p. 4-5).

⁴¹ Le choix, en 1961, de placer « La Famille du sage » à l'orée du *Grand Recueil*, outre le rôle de dédicace de l'ensemble de l'œuvre au père, contribue à faire après coup de cette période un possible moment originel.

⁴² *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, *op. cit.*, p. 67. Voir aussi, sur cette question, Jean-Marie Gleize, *Francis Ponge*, *op. cit.*, p. 43-49, et 60-65.

⁴³ *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, *op. cit.*, p. 68.

l'air ». Cette action-là, au moins, se trouve raccordée à la parole, en tant que liberté de mouvement maintenue même en des circonstances adverses.